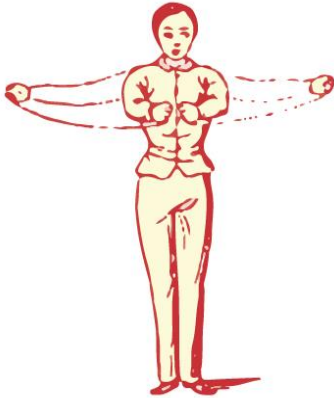


## Psychanalyse, addictions, addictologie : tour d'horizon



Rodolphe Adam

On m'a confié le privilège de faire pour vous l'ouverture de la Section clinique<sup>1</sup> dont le thème est « Le corps et ses addictions ». Pourquoi ? Parce que je vous parle notamment de cette pratique clinique que j'ai chaque matin dans une institution qui s'appelle l'ANPAA<sup>2</sup> et qui me fait m'entretenir avec des personnes en demande d'aide, leur existence étant marquée, rivée, par l'emprise d'un objet et d'un acte sans cesse réitéré et inarrêtable.

De l'alcool, des drogues, des jeux d'argent, des jeux vidéo, du sexe, ils font le choix de venir parler, pour dire quelque chose de ce choix perdu dans leur rapport à cet objet qui est devenu non plus simplement possible mais nécessaire, obligé. En plus des soins médicaux, mais pas forcément, ils viennent tenter d'éclairer les circonstances qui ont présidé à ce recours à une substance, la jouissance en jeu dans cet excès et les particularités de l'impasse à laquelle est venu répondre ce bouchon nécessaire. Je vais ici procéder à un large balayage de divers angles de vue. Signalons déjà une référence bibliographique minimale et indispensable pour cette session, le numéro 88 de *La Cause du désir*, intitulée « L'expérience des addicts »<sup>3</sup>.

### ***L'addiction, produit de notre modernité ?***

« Addiction » donc, anglicisme moderne provenant du latin *ad-dicere* (dire à), se disait dans la civilisation romaine des esclaves qui n'avaient pas de nom propre et étaient *dits* à leur propriétaire. De quoi donc l'addict, devenu un a-nonyme<sup>4</sup>, est-il devenu l'esclave ? Mais avant cela, pourquoi cette question clinique est-elle devenue aussi une question de société, au point que l'addiction semble incarner un véritable mode de vie, légitimant l'expression d'un « tous addicts » ?

Certes, les hommes ont toujours fait usage des drogues, c'est un fait anthropologique premier. La découverte de l'alcool au Néolithique par le hasard de la fermentation a été aussitôt associée à la présence du divin, par l'expérience extatique générée. On retrouve également les jeux de hasard déjà chez les Égyptiens, les Sumériens (4000-3000 av. J.-C.) qui jouaient de l'imprédictibilité du futur avec un *talus*, cet os de la cheville d'un animal, ancêtre du jeu de dés<sup>5</sup>. Cet usage a toujours été réglé plus ou moins par un discours propre à chaque époque : moyen d'accès au divin, à la transcendance d'une sensation « méta-physique » à la vérité vertu populairement attribuée au vin [*in vino veritas*], ou encore à la transgression de l'ordre établi. Il faut d'ailleurs savoir que les effets physiologiques ne sont pas du tout les mêmes, même à la longue, selon que la prise de substance est encadrée par une signification symbolique, ou mythologique, articulée au Nom-du-Père et donc comme moyen d'intégration symbolique à sa culture, ou au contraire effectuée de manière hors sens et mortifère<sup>6</sup>. De l'un à l'autre, les effets délétères sur l'espérance de vie varient considérablement. Ce rappel pointe

<sup>1</sup> Ouverture de la Section Clinique de Bordeaux « Le corps et ses addictions », mars 2016.

<sup>2</sup> Association Nationale de Prévention en Alcoologie et Addictologie.

<sup>3</sup> « L'expérience des addicts », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014.

<sup>4</sup> A-nonyme à double titre, puisque souvent les patients ne se souviennent pas du nom des personnes qui les reçoivent.

<sup>5</sup> Cf. Hacking I., *L'émergence de la probabilité*, Paris, Seuil, 2002.

<sup>6</sup> Cf. <http://www.causefreudienne.net/deux-notes-sur-les-addictions/>

l'articulation à faire entre usage de drogues, échafaudage symbolique régulant ou pas, et effets somatiques.

Or, ce qui frappe aujourd'hui est que les addictions sont à penser en regard de notre mondialisation et des discours aux commandes du lien social à notre époque. Si Fernand Braudel, grand historien français, avait déjà constaté le désastre de l'importation d'alcool offert aux Indiens d'Amérique du Nord, qu'aurait-il pensé de cette ironie de l'Histoire par laquelle désormais c'est la coca sud-américaine qui vient inonder les pays riches<sup>7</sup> ? Ou encore qu'avec Internet aujourd'hui, vous pouvez commander à domicile à peu près tout ce que vous voulez.

L'addiction, comme le commerce, n'est plus locale et encore moins équitable, mais globale et sauvage. Il faut lire le livre de Roberto Saviano, *Extra-pure*<sup>8</sup>, pour mesurer combien la cocaïne est non seulement constitutive d'une économie parallèle, criminelle, mondialisée mais également intégrée au commerce international lui-même. Précisons que l'enjeu est tel, qu'en septembre 2014, un rapport d'une commission de l'ONU sur la politique des drogues vient de demander à tous les États d'abandonner les politiques uniquement répressives (la prohibition est une guerre perdue depuis longtemps) pour passer à une logique de santé publique et de contrôle du marché de la drogue par les gouvernements.

Bref, si notre époque se caractérise par un certain pousse-à-l'addiction généralisé, c'est parce que l'addiction recouvre une extension plus large que les seules pratiques liées à la prise de toxique. Quelque chose a changé depuis quelques décennies dans notre civilisation. Sa boussole n'est plus du côté de l'idéal, des valeurs morales et du surmoi. Ce qui triomphe désormais, c'est la pulsion. *Satisfaction*, comme disaient les Rolling Stones qui s'en inquiétaient pourtant en 1965. Voilà pourquoi Jacques-Alain Miller a donné ce mathème à la modernité :  $a > I$ . En effet, on souffre moins aujourd'hui de se sentir cadencé par les interdits, le poids des traditions comme autrefois, que du fait d'avoir affaire dorénavant à un certain *no limit* dans la jouissance. Une logique du pas-assez a fait place à celle du trop.

Pour Jacques Lacan, le capitalisme n'était pas qu'un système économique, mais aussi un discours spécifique qui devait le nourrir pour en assurer la pérennité. Comment ? En se greffant sur une particularité irréductible du sujet humain, une part intime inéliminable, constitutive même : son incomplétude, son manque-à-être. L'astuce redoutable de ce discours est de s'adresser à chacun de nous pour dire : nous avons l'objet qui comblera ton manque. Ton manque-à-être est un manque-à-avoir. Le tour de passe-passe est là<sup>9</sup>. Vous noterez à ce titre ce fait récent : le terme *addict* est lui-même de plus en plus utilisé par les grandes marques comme logo associé. « *Dior addict* », « *For walk-addict-only* », à l'entrée de magasin de chaussures de sport, etc. On constate que si ce mot est moins stigmatisant que le suffixe « manie », le pousse-à-la-consommation contemporain s'en sert pour créer une identité en toc, glamour, revendiquant un « je suis *un addict* » où se mêlent allègrement dépendance, maladie, passion. Ainsi le sujet addict est le client parfait du discours capitaliste en réduisant son désir à l'avidité d'une pulsion vorace, que l'économie elle-même entretient avec le concept d'obsolescence programmée. Vous remarquerez l'ironie de cette anecdote qui fait que depuis la loi médico-sociale 2002, il nous faut parler des « usagers », spécialement de drogues.

À propos du discours capitaliste, on est en droit de s'interroger sur une collusion paradoxale entre idéologie de la performance et consommation de substances de par le constat parfaitement symptomatique de l'usage moderne inédit de la cocaïne. Autrefois, cantonnée au

---

<sup>7</sup> Laurent D., « La crise du banquet des noms et la visée de la jouissance », *La Cause du désir*, n° 88, *op. cit.*, p. 26-29.

<sup>8</sup> Saviano R., *Extra pure – voyage dans l'économie de la cocaïne*, Paris, Gallimard, 2014.

<sup>9</sup> Cf. Adam R., « “Venez comme vous êtes !” La folle astuce du discours capitaliste... et sa fin », *La Cause du désir*, n° 84, mai 2013, p. 135-139.

showbiz et au monde de la nuit, on voit désormais cette substance, envahir ces dernières années à prix cassé toutes les classes sociales et en particulier le monde du travail. Or, là où l'héroïne génère ce flash qui fait disparaître du monde, du lien social, par une mort subjective, certains usagers de cocaïne nous apprennent que l'acte de se droguer est une nécessité pour satisfaire aux cadences du monde professionnel.

Mais l'addiction généralisée est aussi un effet de la place de la technique et de la science dans notre quotidien. La « pluie d'objets » qui nous inonde n'est pas sans effet sur nos nouvelles dépendances. Le jeu vidéo, Internet, les smartphones, incarnent un nouveau paradigme de l'addiction : « l'addiction à l'instant », comme le dit François Ansermet. Je suis connecté, donc je suis. Cette nouvelle forme du « tout, tout de suite »<sup>10</sup> sert une volonté d'être toujours présent, toujours en lien, avec comme effet paradoxal d'être toujours un peu ailleurs, jamais vraiment là. Notre branchement permanent sur une machine, l'Autre du web, tient aussi à notre jouissance du regard. Le règne des images dont se nourrit la pulsion scopique, est un vieux processus à l'œuvre en Occident et il ne cesse de croître. Tout doit être vu. *L'Œil absolu* de Gérard Wajcman<sup>11</sup> est une lecture à ce titre incontournable. Si on parle du *binge drinking* pour cette tendance nouvelle des jeunes à boire très vite, on parle aussi du *binge watching* pour ce nouveau rapport à la série télévisuelle. En toile de fond de ces transformations technologiques, se prépare une autre mutation : l'addiction à la numérisation de la vie même. Ce règne des produits a des effets. Premièrement, notre rapport moderne à l'objet étant dévorant, une conséquence s'ensuit : l'objet jetable et la prolifération des déchets. Deuxièmement, une certaine modification du lien social : avec ce triomphe de l'immédiateté et de l'omniprésence, comment s'institue un nouveau rapport du sujet au temps ? Comment faire avec la capacité à supporter l'attente, la solitude, la séparation ? Dans cette overdose d'images et d'avoir, quelle place reste-t-il pour le désir, le rêve et l'amour, « le don de ce qu'on n'a pas » ? Troisième effet : une nouvelle façon de parler de soi, commandée par la novlangue technicienne et la marchandisation des corps et des jouissances. Comment le psychanalyste peut-il ainsi trouver son chemin dans cet empire de l'objet pour offrir une place au sujet ?

### ***La psychanalyse et les drogues***

Retour en arrière. Pendant longtemps, la psychanalyse n'a pas beaucoup parlé de l'alcoolisme et de la toxicomanie. Pourquoi ? Parce que la question de la demande n'est pas simple pour le sujet addict. La demande supposant de croire à l'Autre de la parole, on voit que pour une clinique de l'objet de jouissance, « faire appel » ne va pas de soi. Cliniquement, on constate que quand un sujet fait enfin appel à une institution spécialisée, c'est bien souvent après une très longue période où il est resté seul avec son toxique, sans le symptomatiser. J'ai pu constater que le réveil ou le déclic d'une préoccupation, de l'angoisse ou du souci, se fait quand le sujet se sent enfin confronté à l'imminence de la perte : celle de l'être aimé, quand la partenaire – les addicts sont quand même à 75% des hommes – a enfin produit une énonciation telle que « l'ultimatum » lancé devient performatif ; celle de l'atteinte narcissique du corps qui donne corps à la castration et à la mort ; ou encore celle d'un certain vacillement de l'idéal de sa position paternelle sous le coup de la honte ressentie quand la clandestinité de son addiction est prise en flagrant délit par le regard d'un enfant. L'addiction n'est pas un symptôme au sens freudien, comme l'angoisse, la phobie, c'est une jouissance qui, pendant longtemps, ne pousse donc pas le sujet à s'en plaindre, d'où le temps très long du fameux « déni ». Enfin, troquer l'addiction contre la parole laisse une perte sèche de satisfaction. Des signifiants en lieu et place d'un acte aux effets immédiats dans le corps, la balance est déséquilibrée. Inversement, on peut aussi constater que pour certains l'addiction peut être

---

<sup>10</sup> Ansermet F., « L'addiction à l'instant », *La Cause du désir*, n° 88, *op. cit.*, p. 30.

<sup>11</sup> Wajcman G., *L'Œil absolu*, Paris, Denoël, 2010.

contrée par une autre addiction, celle de la parole. Pour ces raisons, les addicts ne s'adressent pas beaucoup au psychanalyste *pour* ce symptôme.

Freud a pourtant dit des choses précises et d'importance. Cliniques d'abord. Dans *La vie sexuelle*, il fait une audacieuse comparaison entre désir addictif et désir amoureux. La répétition n'y opère pas de la même manière. Il y a un « mariage heureux » de l'alcoolique avec sa bouteille.<sup>12</sup> L'alcoolique, en effet, ne se confronte pas à l'absence du rapport sexuel. Ce qui ne l'empêche pas d'être l'esclave de la répétition perpétuelle de la jouissance. D'ailleurs, des théorisations ultérieures feront de l'alcoolisme et de la toxicomanie une perversion, justifiée par ce recours obligé et unique à ce mode de jouissance. Freud a également pointé la dimension masturbatoire, onaniste de ces pratiques. Certes, mais il faut alors préciser que cette jouissance est spécifique de s'affranchir de la dimension sexuelle en tant que commandée par la signification phallique. C'est une jouissance qui court-circuite le lien et l'aliénation au désir de l'Autre, l'Autre qui désire, l'Autre qui parle, l'Autre qui me veut quelque chose. C'est pour cela que les alcooliques ou les toxicomanes sont souvent célibataires ou en tout cas, très embarrassés avec le partenaire de l'amour et de la sexualité. Enfin, d'un point de vue anthropologique, *Malaise dans la civilisation* amène l'idée scandaleuse selon laquelle il est peut-être impossible au sujet parlant de vivre sans sédatif, le fameux *Sorgenbrecher*, « briseur de souci »<sup>13</sup>, ce qui légitime la réflexion de savoir si l'interdiction des drogues a une quelconque portée. Il semble que l'ONU elle-même commence à en prendre acte, même si certains lobbies très puissants, comme l'industrie pharmaceutique, ne sont pas sans voir un intérêt considérable à la décriminalisation de la consommation de drogues, par la médicalisation à venir.

Lacan, lui non plus, ne parlera pas beaucoup de la toxicomanie<sup>14</sup> mais il énoncera une thèse cruciale : « il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi »<sup>15</sup>. Le toxicomane, en écho au mariage freudien, divorce avec le *petit-pipi* – allusion au signifiant que Hans prononce pour le pénis – donc avec le signifiant phallique. De cet énoncé on peut tirer des conséquences quasi aphoristiques : la toxicomanie n'est pas un symptôme au sens d'une formation de l'inconscient – une formation de l'inconscient a trait à la vérité du sujet et contient une jouissance, une satisfaction substitutive de caractère sexuel marqué par la castration –. Elle n'est de ce fait ni formation substitutive ni formation de compromis mais rupture d'avec la jouissance ayant le père, le signifiant et le phallus à son principe. Donc, on pourrait dire que Freud a tort quand il dit que l'utilisation de substance toxique est un équivalent de la jouissance sexuelle, si on l'entend au sens de jouissance phallique. C'est une jouissance, mais autistique qui ne vise pas le phallus comme symbole et la castration qu'il suppose. Voilà une raison forte qui permet d'expliquer pourquoi le sex-ratio des maladies addictives est masculin : parce qu'il révèle les difficultés spécifiques de l'homme avec le phallus, là où les femmes sont plus en paix<sup>16</sup>.

J'évoque un autre point chez Lacan qui permet de voir par excellence ce qui se joue dans les addictions : sa théorie du surmoi. Si le surmoi pour Freud indique l'introjection de cette voix parentale qui interdit la jouissance, et fonde la loi morale kantienne comme dit Freud, « tu dois ne pas jouir », Lacan lui, a déplacé la chose en disant que le surmoi c'est l'instance qui dit « Jouis ! », forçant le sujet à se soumettre à l'impératif. La clinique des addicts nous met à l'épreuve de cette oscillation où le sujet reste pris entre impératif de consommer et impératif

---

<sup>12</sup> Freud S., « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1992, p. 63-64.

<sup>13</sup> Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 2010, p. 21.

<sup>14</sup> Il n'y a que deux occurrences dans *Le Séminaire*.

<sup>15</sup> Lacan J., *Lettre de l'École freudienne de Paris*, 1976, n° 18, p. 263-270.

<sup>16</sup> Leur lien à l'enfant est un pare-feu à l'addiction, d'où la gravité des cas quand tel n'est plus le cas.

de s'abstenir. Le sevrage engage donc un travail du sujet à l'égard de la férocité de son surmoi.

Enfin, il faut noter que désormais le lien de la psychanalyse à l'addiction a changé. En effet, l'addiction étant le mode de jouissance moderne, et le dernier enseignement de Lacan, éclairé par J.-A. Miller, engageant une place cruciale du corps, le corps non plus imaginaire comme dans le stade du miroir, ni le corps symbolique comme dans l'hystérie, mais le corps qui se jouit, on voit que l'addiction devient une forme de paradigme pour notre praxis. C'est bien pour cela que J.-A. Miller, dans son dernier cours de 2010-2011, a pu pointer le fait que le symptôme en général est désormais moins à penser comme une métaphore symbolique, une condensation freudienne d'un conflit entre ça et surmoi, que comme une répétition addictive, sans addition, de la jouissance. À ce titre, il fait du sujet addict l'esclave d'une répétition qui veut réitérer le Un d'une jouissance inoubliable. Cette logique semble souvent plus forte que tout, ignorant les pertes, les expériences du sujet, les leçons qu'il tire, les dettes qu'il cumule, les déceptions qu'il encaisse, les souffrances qu'il provoque, les douleurs qui l'accablent. Cette addiction rehaussée dans son statut par J.-A. Miller, a le mérite de montrer la vraie nature de la compulsion de répétition freudienne : effet de la pulsion de mort, qui est moins répétition symbolique que répétition de jouissance qui n'a de rapport qu'avec le signifiant *Un*. « Cette jouissance répétitive est hors savoir, auto-jouissance du corps par le biais du  $S_1$  sans  $S_2$ . Et ce qui fait fonction de  $S_2$  en la matière, ce qui fait fonction d'Autre de ce  $S_1$ , c'est le corps lui-même. »<sup>17</sup> L'addiction est donc le nom moderne de la jouissance dans sa face de tonneau des Danaïdes, un nom pour dire le secret du mot *encore*.

Rappelons que l'addiction est le phénomène qui, par excellence, vous permet de prendre la mesure de ce que Lacan appelle dans le Séminaire XI, la pulsion « acéphale ». Le binôme conceptuel lacanien si crucial de ce Séminaire, *aliénation/séparation*, est aussi au cœur de l'affaire pour penser le phénomène si délicat du sevrage. En clair, l'évolution du Séminaire de Lacan, allant *grosso modo* du symbolique au réel, permet elle-même de penser au plus près la question contemporaine de l'addiction.

### ***Naissance de l'addictologie : entre psychiatrie et médecine***

Si nous nous orientons de la psychanalyse, il nous faut savoir ce qui se passe dans le champ institutionnel des addictions. Ces deux dernières décennies ont vu naître une nouvelle discipline – qui se réclame comme telle – l'addictologie. On peut lui situer comme point d'origine, Aviel Goodman, directeur de l'Institut de psychiatrie du Minnesota, connu pour sa définition des critères de l'addiction en 1990. *L'addiction*, cantonnée à la notion de dépendance, n'est pas encore présente dans le DSM-IV. Elle est dès lors définie par un comportement susceptible de donner du plaisir et de soulager des affects pénibles et, utilisée d'une manière qui donne lieu à deux symptômes clés : échec répété de contrôler ce comportement et poursuite de ce comportement malgré ses conséquences négatives, soit impossibilité de résister à l'impulsion de s'engager dans le comportement, tension croissante avant d'initier le comportement, plaisir ou soulagement au moment de l'action, perte du contrôle en débutant le comportement. Je n'évoque que ceux-là pour souligner le problème de ces critères comportementaux et observables, se croyant ainsi scientifiques, dans la mesure où ils ne permettent nullement de saisir la logique inconsciente en jeu dans chaque cas. Exemple : l'addiction sexuelle. Rien ne permet avec le DSM de différencier cette première évidence constatative : le sujet a-t-il des relations sexuelles compulsives avec une multitude de partenaires, sans lien amoureux, type *Shame*<sup>18</sup>, ou avec uniquement son partenaire amoureux ?

---

<sup>17</sup>Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 23 mars 2011, inédit.

<sup>18</sup>McQueen S., *Shame*, film britannique, 2011.

Pour avoir rencontré des cas de ces deux types, il est évident que la problématique n'est pas strictement la même. Je pourrais prendre bien des exemples où l'investigation du clinicien sur l'anamnèse et les conditions d'apparition de l'addiction se doit d'être beaucoup plus pertinente que ces simples critères diagnostiques qui ratent l'essentiel.

Vous avez désormais une addictologie, dont l'avènement est causé par une mutation spécifique de la médecine et de la psychiatrie. Pendant que la médecine s'empare de nouveaux objets non plus fondés sur la stricte organicité d'une maladie mais sur les comportements qui y amènent, la psychiatrie, elle, cherche désormais son *credo* dans les neurosciences, pour mettre à jour les mécanismes cérébraux de la dépendance communs à l'ensemble des drogues. Le point de convergence de cette médecine qui veut du nouveau et, de cette psychiatrie qui ne veut plus de son passé, produit donc ce signifiant nouveau, *addictologie*, venu récemment supplanter en France par décret ministériel toutes les structures de prise en charge en alcoologie ou en toxicomanie.

Si les pères fondateurs de l'alcoologie française comme Fouquet, Descombey..., étaient des médecins dont l'inspiration clinique puisait souvent dans la psychanalyse et son influence psychopathologique, tout comme le champ de la toxicomanie a été creusé par des psychiatres des années soixante nourris de psychanalyse et d'anti-psychiatrie, il n'en est plus de même avec le cas de l'addictologie. En août 2011, l'*American Society of Addiction Medicine*, ASAM, propose cette définition de l'addiction : la dépendance est une maladie chronique du cerveau. L'idée centrale est que toutes les drogues agissent sur le cerveau selon des modalités comparables et présentent des dangers à la consommation qui diffèrent en fonction de l'usage. Cependant, si l'addictologie se présente comme un « changement de paradigme », c'est parce qu'elle se complète, étrangement, pourrait-on faire remarquer, de deux autres points, qui font son approche dite « globale », le psychologique et le social. Donc, on peut avoir différentes orientations dans ce champ, où globalement le travail du clinicien orienté par la parole peut être tout de même reconnu, ou pas.

### ***L'addiction, un fourre-tout... qui laisse une place ?***

La notion d'addiction a plusieurs effets. Le premier est de lisser d'une manière radicale toutes les distinctions cliniques préalablement établies : quête du flash chez l'héroïnomane, joueur compulsif suspendant son désir à la marque signifiante du dé qui roule, fumeur de cigarettes, alcoologique dont le déni fait sa spécificité, consommateur de cocaïne, compulsions boulimiques, addiction sexuelle, syndrome de surentraînement du sportif, *workaholism*, troubles des conduites alimentaires. Tous sont donc réduits à un noyau commun comportemental. Cette disparition nivelle d'une manière lénifiante par un signifiant qui dissout toute référence à l'objet. Elle balaye ainsi les différences, du « je *suis* toxicomane » dont Hugo Freda a montré la place du S<sub>1</sub>, au « je *ne suis pas* alcoologique », en passant par les particularités du rapport du joueur aux catégories de la contingence et du possible. On gomme aussi les effets de l'interdiction sociale, ou pas, du produit. Se revendiquant d'une identité autonome, le concept fait disparaître, parfois dramatiquement, le nécessaire souci de repérage de la structure clinique du sujet. La psychose y devient une comorbidité psychiatrique. À l'inverse, on constate que le signifiant *addiction* comporte une banalité et une généralité qui déstigmatisent et facilitent l'accès au soin de bon nombre de sujets psychotiques. Ils trouvent sous cette nomination mono-symptomatique une accroche pour adresser leur demande. On observe ainsi, concernant les sujets et les demandes, un mouvement de vase communicant entre structures de soins en addictologie et structures psychiatriques classiques, dont l'accès est toujours plus limité.